Document généré le 12 oct. 2024 03:51

Jeu
Revue de théâtre

Paradoxes émiratis

Michel Vaïs

Numéro 143 (2), 2012

URI : https://id.erudit.org/iderudit/66848ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Vaïs, M. (2012). Paradoxes émiratis. *Jeu*, (143), 159–161.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

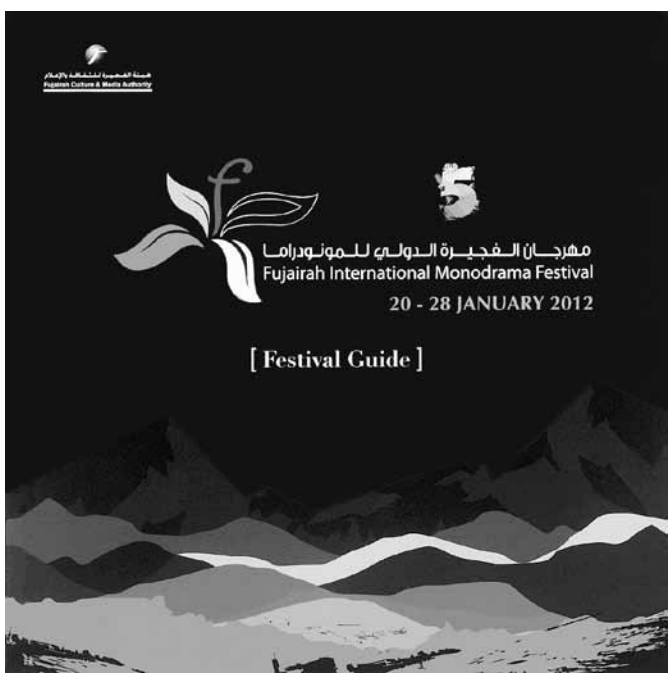
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

MICHEL VAÏS

PARADOXES ÉMIRATIS



S'il existe dans les pays arabes une longue tradition de contes, le théâtre tel que nous le connaissons y a connu un développement relativement récent. Aux Émirats arabes unis (ÉAU), dont la capitale est Dubaï et la métropole Abu Dhabi, deux festivals de théâtre sont organisés à Charjah, sans compter un autre, itinérant, des pays du golfe Persique. J'étais en janvier dernier l'invité d'un quatrième événement, biennal, consacré aux solos qui a débuté il y a dix ans : le Fujairah International Monodrama Festival (FIMF).

L'émirat de Fujaïrah, le plus petit des sept constituant la jeune fédération (elle a 40 ans), passe pour être le « poumon » des ÉAU, sans doute parce qu'il est plus pauvre en pétrole, misant davantage sur l'agriculture et, aujourd'hui, le tourisme. Il dispute aussi au puissant Charjah le statut de pôle culturel, que le jeune festival tente d'établir.

Deux mots d'abord sur la vie dans ce curieux pays, histoire d'agrémenter *Jeu* d'un *chouïa* de couleur locale. Aux ÉAU, la population de cinq millions se compose à plus de 80 % de travailleurs étrangers venus surtout de l'Inde, du Pakistan et des Philippines. Même s'ils peuvent

L'Amant de Marguerite Duras, présenté par l'actrice lituanienne Birute Mar au Fujairah International Monodrama Festival, aux Émirats arabes unis, en janvier 2012. © Dmitrij Matvejev.

s'enrichir et fonder une famille, ils ne pourront jamais acquérir de maison ni la nationalité émiratie, dévolue exclusivement aux « locaux ». Seuls ces derniers reçoivent des terres et une rente annuelle de l'État à chaque mariage (ils peuvent convoler plusieurs fois) et pour chaque nouvel enfant. La plupart sont plutôt oisifs, sauf pour gérer leurs revenus pétroliers. Ce sont 12 % des Émiratis qui ont le droit de vote pour une assemblée non décisionnelle, mais les partis politiques sont interdits. Une femme sur dix est voilée et une sur vingt porte le niqab, même sur la plage, entourée de bikinis que portent surtout les Occidentales.

Du 20 au 28 janvier 2012 avait lieu à Fujaïrah (le petit émirat et sa capitale portent le même nom) le FIMF, qui célébrait sa cinquième édition par un spectacle de danse, de chant et de poésie haut en couleur et riche en exaltation patriotique, sous la présidence du sheikh (ou émir) Hamad bin Mohammed Al Sharqi et de son fils, Mohammed bin Hamad bin Mohammed Al Sharqi, grassouillet prince héritier de son état.

Quant à la programmation du Festival, elle a fait place à des solos venus de plusieurs pays arabes (Arabie Saoudite – mais avec une actrice marocaine –, ÉAU, Égypte, Irak – dans une production allemande –, Jordanie, Liban, Syrie), mais aussi d'Azerbaïdjan, d'Allemagne (une pièce de Mishima jouée en russe), de Lituanie, de Pologne (par une actrice vivant en Australie) et du Royaume-Uni.

Brook vieillit

La participation de Peter Brook a déçu. Elle a semblé un faible retour d'ascenseur pour le prix Hommage de 25 000 $ qu'on lui a accordé et que, malheureusement, il n'a pas pu venir recevoir à Fujaïrah, son médecin lui ayant interdit l'avion. L'artiste de 87 ans a reçu son prix à Paris, au Théâtre de l'Odéon. On a pu constater sur grand écran sa bonhomie légendaire et ses propos pénétrants sur les traditions arabes.

L'acteur Bruce Myers, dont on n'a pu voir en quoi Brook l'avait dirigé, a simplement lu, debout devant un lutrin, le beau texte du « Grand Inquisiteur » tiré des *Frères Karamazov*. Comme par moments il se souvenait de quelques phrases, il regardait alors la salle en intensifiant son jeu, pour laisser retomber lourdement ses yeux sur ses feuilles en espérant que son long silence passerait pour intentionnel... Un supplice que les Émiratis ont fui en quittant la salle, d'autant plus que l'on n'a pas fourni de traduction arabe.

La barrière des langues n'est cependant pas toujours rédhibitoire, comme certaines pièces, dont une, courageuse, venue de Syrie et une autre, provocante, de Lituanie, l'ont démontré.

D'Égypte est venue une pièce – d'une auteure considérée comme féministe – à l'histoire invraisemblable bien qu'inspirée d'un fait divers. Après une minute de silence pour les martyrs de la place El Tahrir, on apprend qu'une femme a noyé son mari infidèle dans sa baignoire avec de l'eau de lessive et de la soude caustique. Puis, torturée par son geste excessif (car elle l'aime encore), elle s'excuse auprès du cadavre et se couche dans le bain pour périr avec lui ! Le public a loué le courage du discours et ses connotations politiques. Serait-il possible de jouer cela en Occident sans sombrer dans le ridicule ? Autres temps, autres mœurs.

D'Allemagne, un performeur irakien en exil a évoqué avec des tremblements, des coups qu'il s'infligeait et en peu de mots la douleur de son pays où il ne peut plus retourner. Une caméra et des micros, sans cesse déplacés sur la scène autant que dans la salle, traquaient son mal de vivre. La technologie trop présente, dont on a salué le modernisme, m'a plutôt paru écraser un texte insignifiant, pétri de bonnes intentions.

La pièce syrienne, bien que d'exécution maladroite, témoignait d'une bonne dose de courage. *Sonate de printemps* faisait explicitement référence au Printemps arabe. Un professeur, licencié pour avoir refusé d'accorder la note de passage à une étudiante médiocre issue d'une puissante minorité, se fait peintre d'intérieur pour survivre. Il rénove un appartement, puis le détruit, frustré de ne pouvoir retrouver sa femme, française et expulsée du pays avec leur fille. L'impossible restauration de la maison Syrie est ainsi affirmée. L'acteur et son auteur-metteur en scène redoutent leur retour au pays, où la pièce a été interdite.

De Lituanie, une actrice a joué en anglais une adaptation de *l'Amant* de Marguerite Duras. Pour sa troisième invitation dans ce pays, elle a osé pousser plus loin l'audace, par la sensuelle évocation d'une jeune fille perdue dans la canicule du Mékong et maîtresse d'un millionnaire chinois. La comédienne m'a tout de même avoué avoir moins montré ses cuisses qu'en Lituanie, et évoqué avec plus de retenue l'arrivée de l'orgasme, en sautillant moins haut et en soupirant moins fort. L'exubérance s'en trouvait nuancée... Tout intériorisé qu'il était, cet érotisme brûlant a paru satisfaire les nombreux jeunes Émiratis assis au pied du plateau.

Solos et contes

Dans un forum intitulé « Monodrama: Definition and Modernity », on a passé beaucoup de temps à s'interroger sur ce que peut vraiment être ce genre particulier de théâtre, populaire notamment en Europe de l'Est. Est-ce une forme théâtrale avec ses règles et ses conventions ? Il est à noter que le genre, s'il existe dans la francophonie, semble moins courant que chez les Anglo-Saxons. D'aucuns arguaient qu'il ne faut pas imposer de structure trop rigide au *monodrama*, l'essentiel étant qu'il soit bon, et qu'il émeuve ou fasse rire le public. D'autres ont affirmé que c'était une sorte de conte. Quelqu'un a dit que ces solos ne devraient jamais dépasser 20 minutes sous peine de lasser le public (là, aucun n'atteignait une heure, sauf le russe, toujours prolixe : une heure trente). Un autre intervenant a affirmé que les solos doivent être réservés à d'excellents acteurs. Bref, bien des banalités chez ce public auquel on a laissé beaucoup de place pour s'exprimer.

En français, le mot « monodrame » n'existe pas. On parle simplement de spectacle en solo, donc avec un seul interprète visible, qu'il soit ou non entouré de techniciens, qu'il s'accompagne d'objets, de marionnettes ou de musique, ou qu'il assume seul et sans support la vie sur la scène.

À mon sens, l'interrogation la plus fertile consisterait à chercher en quoi le spectacle théâtral en solo se distingue du conte, justement par sa théâtralité. Comme l'a dit une intervenante, l'acteur solo connaît davantage de techniques propres au théâtre, qu'il ne répugne pas à utiliser pour incarner un personnage généralement conçu par un autre, bien que certains solistes écrivent et montent leur propre spectacle. Plus essentiellement, le conte est plus grand que le conteur, celui-ci faisant office de passeur d'une histoire considérée comme vraie et dont, souvent, l'origine se perd dans la nuit des temps.

Le « monodrame » a trouvé, ailleurs qu'en francophonie, ses lettres de noblesse. Selon son directeur, Vaclav Geras, présent à Fujaïrah, le « Poland Monodrama Festival », fondé il y a 46 ans, est le plus ancien des 96 festivals en Pologne actuellement. Par ailleurs, Tobias Biancone, directeur général de l'Institut international du théâtre (IIT), a appuyé la mise sur pied à Fujaïrah, sous les auspices de la International Monodrama Association, qui est un des forums de l'IIT, d'un centre de documentation multilingue et d'un prix de 5 000 euros décerné dès 2014 au meilleur solo. Le directeur du Festival de Fujaïrah et maire de la ville, Mohammed Saif Al Afkham, est bien placé pour réaliser ces projets, lui qui est aussi secrétaire général de l'IIT et responsable de cette association, ou forum, qui regroupe acteurs, metteurs en scène, compagnies et festivals se consacrant à ce genre. Il y a fort à parier que l'on reviendra sur les spectacles solos dans les Émirats. ■